

<https://www.monde-diplomatique.fr/1984/01/NEIRA/37779>

*Le Monde Diplomatique*, janvier 1984, page 30

## **Biographie réordonnée d'un mage**

Par Hugo Neira

MANUEL SCORZA. Prononcer ce nom, c'est évoquer bien des choses : certes, le célèbre romancier et cette saga paysanne qui a connu le succès que l'on sait ; peut-être aussi l'humaniste « impétueux et désillusionné » que d'aucuns virent en lui <sup>(1)</sup>. Mais c'est encore, et plus secrètement, plus intimement, chuchoter des choses sur un moment de la poésie péruvienne, la poésie politique tout autant que la poésie amoureuse. C'est décrire un politicien passionné qui rejoignit de grands courants populaires de son pays tels que l'aprisme <sup>(2)</sup> et, plus récemment, un front ouvrier et paysan de gauche <sup>(3)</sup> ; ou encore une sorte de franc-tireur.

Lequel de tous ces Scorza choisir ? Celui des nuits parisiennes que, insomniaque, il parcourait parfois ? Celui des interminables itinéraires à travers son pays sans temps, d'où il ne revenait que pour mieux en recréer l'image ? Lequel de tous ces Manuel ? Celui des voyages et des congrès ? Le Manuel brillant que la mort vient de faire taire d'une claque terrible ? Car, derrière ce nom, se sont toujours rassemblées plusieurs activités, un foisonnement d'activités, endeillées depuis la nuit de Madrid. Comment privilégier l'une d'entre elles sans trahir les autres ? Ne vaut-il pas mieux les énumérer, réordonner la biographie de ce mage péruvien qui passa des unes aux autres avec une aisance digne d'envie ? Et, devant la multiplicité de ses talents, ce n'est pas un hasard s'il me revient en mémoire, en traçant ces lignes mélancoliques, une page du Popol Vuh, le livre sacré des anciens Mayas Quichés : « C'était des devins, tous les arts leur furent enseignés. ils étaient chanteurs, fins tireurs de sarbacane, joueurs de flûte et joailliers... » (Chapitre premier, deuxième partie).

Le premier Scorza est donc un adolescent poète et révolutionnaire. Rien que de normal, semble-t-il, de banal presque, pour qui naît dans un pays d'Amérique latine. Mais c'est oublier le pari personnel. Et le risque aussi. Dans quel espace politique un adolescent des années 50 pouvait-il s'insérer ? Le castrisme n'avait pas encore vu le jour. Quant aux communistes locaux, ils étaient staliniens dans les formes et conformistes dans les faits. Aussi Scorza ralliera-t-il le parti apriste, grande passion du Pérou contemporain qui regroupait indigénistes et anti-yankistes. Ce parti englobait alors un mouvement littéraire revendiquant la spécificité historique américaine, naroides andins s'opposant à une oligarchie blanche. L'aprisme politique de Scorza coïncide avec sa poétique, qui se situe entre l'adjuration et l'invocation pamphlétaire.

Le Scorza apriste est aussi le Scorza de l'exil. Dans un article autobiographique rédigé peu de temps avant sa mort et récemment publié par *El País* de Madrid, il relate cet épisode de sa vie <sup>(4)</sup>. Avec un humour féroce, exercé cette fois contre lui-même, il note que sa déportation à Mexico par la dictature d'Odría relève du hasard : il avait publié un poème d'amour dans le quotidien apriste *La Tribuna* le jour de la mise hors la loi de ce parti. L'exil au Mexique est un temps de pain dur et d'amertume, un temps de tristesse,

car il voit son parti s'enliser dans la tiédeur social-démocrate. En effet, Haya de la Torre, en quittant l'ambassade de Colombie à Lima où il était resté enfermé cinq ans durant, fera des déclarations à la revue nord-américaine *Life* qui seront jugées scandaleuses par les apristes en exil. L'apristisme a cessé d'être ce qu'il était. Les déportés grognent et Scorza éclate. Le talent polémique de ce poète populaire se fait jour à travers sa lettre de démission. Le titre lui-même ne manque pas de sel : « Good bye, Mister Haya » ; Scorza quitte l'APRA en claquant la porte.

MILITANT, poète, chantre de l'amour, il remporte plusieurs prix au Mexique. Après les 'Imprecaciones' viendront 'Los Adioses' (1958) et les 'Desengaños del mago' (1961). Désillusion par rapport à la réalité mais aussi à l'amour ; les mots du poète conjurent le mal du monde. Mais il reste une valeur, une découverte : l'amitié, et c'est 'Requiem por un gentilhomme' (1962). Rares sont les critiques qui connaissent l'origine, l'anecdote de ce recueil de poèmes. A Lima, on découvre un jour, à l'aube, le cadavre de son ami le peintre bohème Fernando Quizpe Asin, assassiné à coups de pied. Un inconnu —le crime restera impuni—, probablement lassé de l'insolence du peintre, quelque peu héritée des cafés de Montparnasse, mais sans doute incompatible avec l'ambiance impitoyable des bars métis des quartiers mal famés de Lima, s'était débarrassé de ce prince en haillons. Qui, dans la douce Lima, allait chanter ce marginal, ce maudit ? Seul Manuel Scorza, le poète de la distance et du retour.

Car il y a un Scorza du retour au Pérou. Années 60 : un vent de prospérité souffle sur le pays. Conjoncture internationale, retombées de la guerre de Corée, tout tend à favoriser les pays miniers. La dictature d'Odría est restée en arrière. De nouvelles couches moyennes de la société prospèrent, une pression populaire, qui s'accroîtra encore dans les années suivantes, s'exerce sur l'éducation et la culture. C'est alors que Scorza propose un nouveau système d'édition et de distribution du livre par la vente directe dans les kiosques afin d'éviter les intermédiaires qui renchérissent les produits. Et grâce à un capital réuni entre sociétaires et amis, il fonde une entreprise originale : Populibros.

Et c'est là un miracle de plus du mage, car, dans les rues, sur les places de Lima, les gens feront la queue pour acheter des livres. Par milliers. Dans une capitale dont le niveau culturel n'atteignait même pas la moitié de celui de Buenos Aires ou de Santiago du Chili. Derrière ce phénomène, une formidable campagne publicitaire. Et, derrière cette campagne publicitaire, son promoteur, Manuel Scorza. Talents d'humaniste de la Renaissance...

UN autre Scorza va cependant apparaître. Le définitif, peut-être. Le Scorza investigateur, tourné vers les faits sociaux et leur expression narrative. Un nouveau phénomène surgit : la révolte des paysans. Il ne s'agit plus cette fois de la « jacquerie » indienne traditionnelle, violente, aveugle. On assiste, dans les Andes du Sud, à des regroupements agraires autour de Hugo Blanco et, dans la Sierra Centrale, plus métissée, à des soulèvements contre une compagnie minière nord-américaine —la Cerro de Pasco—, soulèvements qui révèlent une surprenante coordination entre les diverses communautés.

Et voici Scorza se rendant dans la Sierra centrale. Ses observations, les bandes magnétiques qu'il rapportera à Paris, sont là pour en rendre compte. Sa participation, on en retrouve la trace autobiographique dans *Roulements de tambour pour Rancas* (1970) et *Garabombo l'invisible* (1972), ainsi que dans sa tentative —qui échouera— de créer

dans les années 60 un *partido comunal* au Pérou. Demeureront cependant ses relations personnelles avec les protagonistes : le nyctalope Chacon, Garabombo, qui dans la vie s'appelle Firmin Espinoza, l'avocat travailliste Genaro Ledesma, qui porte le même nom dans la fiction que dans la réalité, les communautés d'Uchamarca, enfin, de Rancas, Chiche et Pacoyan, que Scorza visitera et revisitera.

Le mage créera à Paris le cycle des romans traduits chez Grasset ou Belfond <sup>(5)</sup>. Scorza sera, par définition, le romancier des luttes paysannes au Pérou<sup>(6)</sup>. Mais, après *Roulements de tambour pour Rancas*, l'imagination et la fantaisie vont gagner du terrain dans le *Cavalier insomniaque*, le *Chant d'Agapito Robles* et la *Tombe de l'éclair* (à paraître chez Grasset). La critique littéraire applaudira ce mélange d'invention et de vérité <sup>(6)</sup>, de saga paysanne et d'imagination. Le thème du dernier livre de Scorza, la Découverte véritable de l'Europe : un paysan, ancré dans un petit village de la Cordillère, parvient aux deux convictions suivantes : ce que disent les journaux n'est pas forcément faux et, par ailleurs, il se pourrait bien qu'il existât un pays appelé Europe. L'histoire est le récit des préparatifs de voyage de ce paysan. Une histoire à l'envers de Christophe Colomb ? Une anti-histoire picaresque que nous préparait Manuel ? Sans doute moins de narration indigéniste et davantage de pénétration, par le truchement de la satire, dans l'univers mental du métis et du criollo.

Il y a donc un Scorza final, qui se situe entre la narration et les voyages. Le plus audacieux, cependant, n'appartient pas à ce monde mais à celui de la fiction et de l'imagination. Les romans de Scorza, convenons-en, ne sont pas seulement des témoignages. Ils sont une vaste métaphore. Derrière le romancier, on sent le poète. Ses Indiens, magiques et mythiques, sont des Indiens littéraires. Il ne faut le lire qu'au second degré. En d'autres termes, les romans de Scorza ne valent pas tant par leur indigénisme que parce qu'ils ont été écrits par Scorza.

C'est-à-dire par un Péruvien extrêmement cultivé, complexe, par un homme à la lisière de plusieurs cultures. Il ne m'est pas possible de remplacer l'ami disparu, mais je peux réfléchir sur l'entreprise de ce Scorza, si mal compris par ses critiques : tenter de doter cette vaste et réelle rébellion andine d'une mythologie. Il est proche des épopées classiques comme le *Mahâbhârata*, l'*Iliade*, l'*Orlando furioso* et même les *esperpentos* de Valle-Inclan ou de l'indigénisme d'un *Ciro Alegria* ou d'un *Arguedas*. Et sa saga, il la compose afin de nous donner, à nous les non-Indiens, ce supplément d'âme, de pureté, de densité historique qui, sans eux, nous ferait défaut. Ni plus ni moins.

Scorza presque secret. Presque, car ses interviews, ses essais, ses articles, demeurent. Le jour où l'on voudra bien reconnaître les qualités non pas de l'indigénisme primaire mais de l'intelligentsia de l'Amérique latine, il faudra avoir recours aux témoignages que cette dernière nous a laissés, et notamment à Scorza. Quelle lucidité, quelle acuité en tout ce qui nous concerne ! Les traits de caractère que nous regretterons à tout jamais, nous ses amis, sa mobilité, sa curiosité universelle, sa rapidité de jugement, sont autant de qualités représentatives d'une couche sociale inquiète, en alerte, d'où proviennent à la fois des écrivains, des politiciens, mais aussi les grands rebelles du continent.

Tel est le prestidigitateur, l'homme aimable qui jamais ne rompit le dialogue, qui toujours chercha la rencontre. Il y a peu de temps, si peu, au mois de septembre, Hécator Béjar passait quelques jours à Paris ; Manuel me téléphona par hasard. Et, à minuit, il traversa tout Paris pour venir nous rejoindre un moment. Comme toujours, ce fut la fête

verbale. Jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Ainsi était-il, intensément. Un homme avec qui, en trente ans, malgré les divergences, il m'était impossible de rompre. Ce n'est ni le temps ni le lieu d'expliquer ici en quoi consistaient ces divergences. Que l'on sache simplement qu'elles existaient, comme elles existent avec d'autres. Mais comment cesser de fréquenter ce séducteur ? Seule l'explosion...  
(Traduit de l'espagnol par Françoise Campo)

### **Hugo Neira**

Université de Saint-Etienne, lauréat de la Casa de las Américas.

(1) Yann Queffelec, le *Nouvel Observateur*, 2 décembre 1983. Manuel Scorza n'est pas le seul intellectuel latino-américain tué dans l'accident d'avion qui s'est produit le 27 novembre 1983 à Madrid. Avec lui trouvèrent la mort le grand critique uruguayen Angel Rama et sa femme, Marta Traba, romancière, l'écrivain uruguayen Ernesto Sabater et le Mexicain Jorge Ibarquen. *Le Monde diplomatique* a publié en mars 1978 une nouvelle de Manuel Scorza, le *Plan cadastral*, et en juillet 1983 un article. "Le coin des morts" dans un dossier intitulé « Ayacucho : une guérilla sans espoir ».

(2) APRA (Alianza popular revolucionaria americana), fondée à Paris en 1924 par Haya de la Torre et qui finit par former un véritable parti pérouaniste d'inspiration marxiste mais non communiste. (N.D.T.)

(3) Le FOCEP (Frente obrero campesino estudiantil y popular) participa aux élections de l'Assemblée constituante en 1978 avec seulement 433 413 voix de moins que l'APRA et le P.P.C., parti chrétien. Il intervint de nouveau pour les présidentielles en 1980, obtenant la nomination au Sénat de Genaro Ledesma. Scorza était vice-président du FOCEP, de même que Laura Galler Iberico.

(4) Manuel Scorza, « Fe de erratas », *El País*, 5 décembre 1983.

(5) *Roulements de tambour pour Rancas et Garabombo l'invisible*, le *Chevalier insomniaque*, le *Chant d'Agapito Robles* (Belfond).

(6) Claude Couffon, « Manuel Scorza, le romancier des luttes paysannes au Pérou », *Le Monde*, 29 novembre 1983.